

**ESPRIT GENERAL**

Cette épreuve vise à tester l'aptitude à comprendre un texte, à en exprimer clairement les idées majeures sans en négliger les nuances.

EVALUATION

Compréhension, mise en évidence de l'architecture logique du texte.

Autonomie : le résumé doit être intelligible en lui-même, sans que le lecteur ait à connaître le texte original ; son contenu sera reformulé autant que possible.

Correction de la langue (en particulier grammaire, lexique et orthographe) et du style.

Respect des normes quantitatives : le texte d'environ 2000 mots sera résumé en 250 mots avec un écart toléré de 10%. Un comptage précis des mots sera exigé.

ÉPREUVE 2008**Durée : 2 heures**

RESUMER CE TEXTE EN 250 (DEUX CENT CINQUANTE) MOTS.

On tolère 10% en plus ou en moins (225 au moins, 275 au plus).

Tout manquement à ces normes (par excès ou par défaut) sera gravement sanctionné. Par exemple, un résumé atteignant 300 ou n'atteignant pas 200 mots, sera noté zéro.

DONNER UN TITRE au résumé (les mots du titre n'entrent pas dans le décompte des mots).

INDIQUER LE NOMBRE DE MOTS UTILISÉS en portant les mentions suivantes très lisiblement et à l'encre : repère formé d'un double trait // dans le texte écrit après chaque tranche de 50 mots, décompte chiffré cumulatif (50, 100, 150 etc.) en regard dans la marge, total exact en fin d'exercice.

ESPRIT DE L'ÉPREUVE SUJET CORRIGE RAPPORT

ESPRIT DE L'ÉPREUVE SUJET CORRIGE RAPPORT

SUJET

Petits, rares, chers, précieux - tels sont les miroirs pendant des siècles, avant que la manufacture de Saint Gobain ne mette au point un procédé de fabrication capable d'accroître sa production et d'élargir sa clientèle. A la fin du XVII^e siècle, Saint Simon note ironiquement le prix exorbitant qu'offre la comtesse de Fiesque pour l'achat d'un miroir : "J'avais, dit elle, une méchante terre qui ne rapportait que du blé, je l'ai vendue et j'en ai eu ce beau miroir. Est ce que je n'ai pas fait merveille, du blé ou ce beau miroir ?". Et Tallemant des Réaux rapporte cette boutade de M. d'Orgeval : "Notre grand miroir est cassé. Nous en avons pour cinq cents écus dans les fesses !"

Ardemment convoités, pas plus grands qu'une assiette, les miroirs sont longtemps le symbole du luxe aristocratique, l'instrument du paraître. Au point de liaison entre nature et culture, ils éduquent l'oeil et servent de relais aux leçons des civilités. Du regard sur le miroir, découlent non seulement le goût de la parure et l'attention aux signes de la représentation et de la hiérarchie sociale, mais aussi une géographie nouvelle du corps qui livre des images inconnues, dos, profil, et attise le sentiment de la pudeur et de la conscience de soi. Au moment de la Révolution française, une grande dame de la noblesse, arrêtée à son domicile, ne songe qu'à emporter deux objets avec elle en prison : "Je pris pour moi sans réflexion un petit miroir encadré de carton et une paire de souliers neufs."

Dans le dénuement de la prison, l'image de soi est le seul bien qu'elle possède et cette ultime coquetterie est aussi seigneurie de soi même.

Ce sont les inventaires après décès et les documents iconographiques qui permettent de dater l'apparition du miroir "cristallin" pur et plat, et de suivre les progrès de sa diffusion. La banalisation de l'objet, si intégré à notre vie quotidienne actuelle, ne se fait qu'avec lenteur car elle se heurte à des obstacles techniques et économiques, mais aussi à des réticences psychologiques et morales. Pour l'homme d'aujourd'hui, habitué à retrouver son image à tout bout de champ à travers les glaces, photographies et caméscopes, il est difficile de mesurer l'extraordinaire impact qu'eut sur les sensibilités la possibilité de se voir des pieds à la tête, et le bouleversement qu'entraîna dans la perception de l'espace l'invention des trumeaux de glaces. Comment vivait on avec un visage, comment habitait on un corps que, sans le secours du miroir, on connaissait surtout à travers le regard d'autrui ? Imagine t-on l'étonnement de celui qui rencontre pour la première fois son image ? Comment fut ressenti ce renversement des équilibres, des vides et des pleins, du dehors et du dedans causé par le jeu des miroirs ?

On sait combien il est difficile à l'enquête historique d'approcher les émotions, les perceptions, les nuances de la sensibilité et des sentiments du passé, bref tout ce qui touche à cette "balance des sens" dont parle Alain Corbin, dont les traces fugitives se révèlent incidemment. Leur repérage et leur interprétation demandent à être mis en perspective dans un système de perception et de représentation changeant selon les époques. Une première difficulté vient de ce que l'ensemble des données "objectives" - comptes royaux, inventaires après décès, traités de civilité, correspondance, mémoires - privilégie la société de cour et la vie urbaine au détriment de la vie

rurale. La deuxième difficulté tient à la polysémie du mot : le champ sémantique du miroir recouvre des pôles extrêmes, du mythe à l'écriture du moi, du symbole à la littéralité, et les langages parfois se compénètrent ; le miroir relève d'abord du vocabulaire de la mystique et donne lieu à un discours moral - durable - qui balise les droits du regard sur soi et développe la dialectique de l'essence et de l'apparence ; il n'apparaît en revanche que tard et de façon éparse dans les témoignages autobiographiques comme composante de l'identité.

Une troisième difficulté vient de ce que l'étude historique a besoin de l'observation littéraire - certains troubles de la reconnaissance doivent, en effet, leur description première à l'intuition de l'écrivain. La recherche a donc été élargie aux récits de fiction lorsqu'ils convergent avec l'observation médicale, tout en sachant ce que ce type de documents doit à la sensibilité personnelle d'un auteur ou à la rhétorique d'une époque, et combien il y a loin des avatars symboliques d'un mot à la réalité d'une pratique ; force a été, devant l'abondance de ces textes, de choisir les plus significatifs. Enfin, le miroir partage quelques-unes des problématiques de la peinture sur la valeur de l'image, la ressemblance, et le simulacre, qui enlacent, pour la mettre en abîme, la thématique du regard sur soi ; les repères iconographiques sont donc inséparables de toute étude sur le miroir.

L'importance du reflet spéculaire dans l'organisation de la personnalité a été soulignée depuis un siècle par de grands psychologues tels que Wallon, Schilder ou Lhermitte. Ils ont reconnu que la construction du sujet était progressive et qu'elle impliquait la conscience d'une différenciation par rapport au monde extérieur et à autrui ; le sujet, capable de s'objectiver et de coordonner ses perceptions extérieures avec ses sensations intérieures, peut alors passer de la conscience du corps à la conscience du moi. Cette notion de "schéma corporel", représentation que chacun se fait de son corps dans l'espace et s'accomplissant dans la reconnaissance au miroir, a été réaménagée par la psychanalyse, qui lui préfère celle de "structure libidinale" de l'image du corps, selon laquelle c'est le désir qui met en forme les données éparées des sens. Elle s'infléchit dans le fameux "stade du miroir comme formation de la fonction du Je" que Lacan décrit en 1949, où elle s'intègre au développement de l'activité symbolique : l'enfant devant le miroir, passant d'une image morcelée de son corps à celle de son unité, prend plaisir au spectacle de lui même et, en même temps qu'il comprend la différence entre l'image et le modèle, il acquiert devant son reflet une nouvelle fonction de projection.

Élargissement de l'espace mental, l'image spéculaire n'est pas une unité donnée, mais une unité qui se construit et exige un effort pour se maintenir ; elle n'est jamais définitivement acquise de sorte que si le miroir est l'auxiliaire de l'identification et de l'autoreprésentation, il peut aussi devenir le révélateur de troubles psychiques profonds.

Le miroir, "matrice du symbolique", accompagne la quête d'identité. Pour saisir ce qu'a de magique, de miraculeux, le premier face à face avec le miroir, il faut faire appel au récit imagé du mythe ou du folklore : Narcisse est le premier héros de cette troublante rencontre avec soi même. Un conte coréen du XVIII^e siècle nous restitue

ESPRIT DE L'ÉPREUVE	SUJET	CORRIGE	RAPPORT
---------------------	-------	---------	---------

ESPRIT DE L'ÉPREUVE	SUJET	CORRIGE	RAPPORT
---------------------	-------	---------	---------

dans toute sa fraîcheur les étapes du "scénario" : le conte met en scène un pauvre marchand de pots, Pak, dont l'épouse n'a qu'un rêve en tête, posséder un miroir de bronze. Et lorsqu'elle reçoit l'objet convoité, elle découvre avec stupéfaction dans le boîtier une figure inconnue : Pak semblait être rentré seul mais elle voit une gonzesse qui se tient debout près de lui. Aikumonina ? Quelle est cette putain ? C'était la première fois que Mme Pak se voyait elle même et elle ne comprenait pas que cette femme auprès de son mari c'était elle." Le conte appuie le trait : Pak se saisit du miroir et y voit un homme qu'il prend pour l'amant de sa femme. Disputes, cris, injures. On se rend chez le préfet pour départager les époux et on apporte la pomme de discorde. C'est au tour alors du préfet d'apercevoir dans l'objet magique un fonctionnaire vêtu d'un uniforme. N'est ce pas son successeur qui vient d'arriver ? C'est donc qu'il a été limogé...

Pour forcée qu'elle soit, l'histoire n'en est pas moins significative. Elle a d'ailleurs son pendant dans une fable philosophique française du XVIIIe siècle. Se voir au miroir, s'identifier exige une opération mentale par laquelle le sujet est capable de s'objectiver, de séparer le dehors du dedans, opération qu'il peut mener à bien s'il a reconnu l'autre comme son semblable et s'il peut se dire : je suis l'autre de l'autre. Le rapport de soi à soi, la connaissance de soi ne peuvent pas s'établir directement et restent pris dans la réciprocité du voir et de l'être vu. La spécificité de la conduite humaine devant le miroir - l'inscription symbolique du sujet - a été relevée et mise en évidence au cours de plusieurs expériences où sont étudiées, en particulier, les réactions des animaux lorsqu'ils sont confrontés à une glace ; seuls les grands chimpanzés sont capables de s'identifier, mais il ne semble pas que cette reconnaissance développe un quelconque processus psychique de structuration.

Il y a bien des manières de se regarder au miroir : crainte, pudeur, joie, complaisance, défi. On peut y chercher ressemblances ou différences, filiation ou étrangeté. On y parfait son image mais on l'y voit aussi se défaire. L'homme du XVIIIe siècle, habitué aux cabinets de glaces, ne se regarde pas de la même manière que celui du XIIe siècle pour qui le reflet a partie liée avec le diable. Plus profondément la représentation de soi dépend d'une idée de l'homme, à la fois être et paraître, qui s'élabore en même temps qu'évoluent les rapports de l'âme au corps et que l'individu se définit en fonction de ses liens à Dieu, aux autres et à lui même. Tant que le corps est exclu d'une définition de la subjectivité, le miroir ne renvoie qu'une apparence, sujette aux manipulations et aux mensonges. Mais c'est aussi cette apparence, dans sa continuité, qui garantit à l'homme qu'il est bien là, le même que la veille, comme Rodolphe, le héros de Théophile Gautier (*Jeunes-France*), s'assurait le matin devant son miroir qu' "il ne lui était pas poussé des cornes pendant le sommeil". Geste rien moins que frivole : le miroir confirme l'unité du sujet contre les menaces de mutilation et de démembrement.

Le stade du miroir selon Lacan, par où l'individu se découvre "dedans" et "dehors" sous le regard d'un tiers, s'opère sur des siècles en histoire. La notion de sujet et d'identité commence par se constituer à l'intérieur du champ religieux et du champ social, dans la perspective desquels se situent les premières pratiques du miroir et du

dédouement réflexif - autoportraits et autobiographies. Sur cette toile de fond, celui qui se regarde s'efforce de retrouver quelle ressemblance unit l'homme à son créateur et quelle solidarité le lie à son semblable. Sa singularité, sa diversité importent moins que son universalité. Mais il lui arrive aussi de quitter les rassurantes lisières des modèles connus et de découvrir une représentation de lui étrange, inquiétante en laquelle il perçoit la marque du radicalement autre, et où la conscience qu'il a de lui même se trouble et s'aliène ; le miroir souligne alors la structure obscure, chiasmique, anamorphotique de tout autoportrait.

Car telle est l'ambiguïté et la fécondité du reflet, à la fois identique et différent de son modèle. Ces deux faces du miroir que les besoins de l'analyse opposent se fondent dans la réalité vivante en un alliage complexe : l'homme est toujours en même temps le même et l'autre, ressemblant et différent, aux innombrables visages. Sur ces thèmes récurrents se jouent les problématiques du miroir comme instrument de la connaissance de soi, problématique que les siècles transforment mais que la banalisation de l'objet n'épuise pas. Bien qu'il soit devenu l'objet le plus ordinaire de notre temps, le miroir conserve son pouvoir magique, mystificateur ou créateur : "Quel secret cherches-tu dans ton miroir fêlé ?", se demande le héros de G. Perce, l'œil morne, rivé à la glace.

Sabine MELCHIOR-BONNET : *Histoire du miroir*, Hachette 1994, pages 11 à 16

CORRIGE

Le miroir, une révolution psychologique et culturelle

Le miroir, au XVIIIe siècle, reste un ustensile de petite taille et de grand luxe, signe controversé du paraître aristocratique, qui a pu toutefois devenir refuge de la dignité féminine dans les géôles révolutionnaires.

Mais comment comprendre désormais la mutation de mentalité qu'il provoqua ? Les données concrètes manquent, surtout pour les campagnes. Le mot seul convoque une thématique inépuisable par sa portée métaphorique, ses liens avec l'éthique religieuse. Il envahit aussi la littérature, autobiographie ou fiction, et obsède la peinture, à cause des tromperies de l'image.

Certes, la psychologie moderne a bien avéré la relation entre vision réfléchie et conscience de soi, par distinction avec l'autre et le spectacle extérieur. Puis Lacan l'a élucidée par le plaisir de voir le corps unifié. Mais ce "stade du miroir" engendre toutes les variations sur le double et l'illusion, jusqu'aux troubles de la personnalité. Car pareille révélation est une propriété humaine rien moins que spontanée comme le montrent, après Narcisse, les contes philosophiques récurrents décrivant l'égaré du personnage qui se regarde sans se reconnaître,

ESPRIT DE L'ÉPREUVE SUJET CORRIGE RAPPORT

ESPRIT DE L'ÉPREUVE SUJET CORRIGE RAPPORT

faute de savoir s'objectiver.

En effet, il a fallu des siècles d'évolution culturelle pour apprivoiser le reflet, depuis le Moyen-âge, où le miroir était diabolique, avant de porter à réfléchir sur les auto-représentations, inspirer sentiments ou ironie, et enfin rassurer chaque jour le sujet romantique sur sa propre permanence, autant que l'inquiéter sur son inconstance.

Finalement, la longue histoire du miroir n'épuise pas son ambivalente séduction.

250 mots

RAPPORT

Les candidats de ce concours 2008 devaient résumer les premières pages de *l'Histoire du miroir*, un essai assez récent de Sabine Melchior-Bonnet. Sujet cette fois bien éloigné de l'actualité politique, mais combien proche de l'intimité de chacun, mise dans la perspective de références historiques et intellectuelles majeures. Le texte contient 2061 mots : format presque parfait selon le règlement du concours pour cet exercice. Les candidats ont trouvé l'exercice difficile, et de fait on a pu constater qu'ils avaient peiné pour en venir à bout.

Deux phénomènes assez contrastés le montrent : d'une part, des résumés trop succincts, qui éliminent explications (comment on reconnaît sa propre image), analyses (difficultés méthodologiques de l'histoire du miroir) et surtout exemples (Lacan, à propos du "stade du miroir", mentionné deux fois, et les variations sur le thème de Narcisse). D'autre part, une recrudescence des dépassements du format prescrit, et d'importantes corrections (soustractions) de dernière minute. Et entre les deux, des copies en gestation, des arguments sans articulation logique, où manquent parfois des pans entiers du texte, comme la première partie tout entière, ou encore la dernière partie ainsi que la conclusion.

On demandait de reconnaître un cheminement assez précis, ordonné de manière subtile, mais sans complexité insurmontable. D'abord, une évocation du miroir comme symbole d'une culture aristocratique préoccupée des apparences, sans être pour autant dépourvue de valeurs. Suivait la difficulté de constituer l'histoire du miroir, par manque d'outils objectifs autant que par excès de signes et de représentations sujets à caution. Seule certitude toutefois, la fonction qu'il exerce dans la conscience ou l'interrogation de l'individualité, illustrée à travers la confrontation entre les théories psychologiques, et les mythes ou contes récurrents. Mais comme les idées, le sens du reflet dans le miroir varie selon les époques et les cultures : il est à la fois identifiant

et déstabilisant, jusqu'à la mystification. Et son dernier mot est peut-être cette ambiguïté.

Le comptage des mots est effectué dans presque toutes les copies, et il est le plus souvent exact et méticuleux. Cependant, comme l'écrit en substance un correcteur avisé, "beaucoup de candidats affichant de 273 à 275 mots en ont 276 ou 277. Ils sont ainsi lourdement pénalisés pour une erreur minime". Précision : dans ce cas, en effet, on retranche 1 point de dépassement plus 2 points de comptage erroné, soit trois points en tout. Il convient donc de "faire savoir que toutes les copies sont recomptées et qu'il est très dangereux de dépasser 270 mots". Ajoutons que trop souvent encore, les tranches ne sont pas de 50 mots, mais 51, 53, ou même bien plus, pour tenter de dissimuler l'excès, ce qui est inacceptable. Au total, près de 70 copies (une sur cent) sont notées zéro pour dépassement du format, et plus largement ce défaut fait baisser d'un tiers de point la moyenne générale de l'épreuve.

Certes, les pénalisations pour fautes de langue font mieux : un point entier de moyenne y est englouti. Dans une seule copie, la chute peut aller jusqu'à 13 points. L'orthographe, si elle n'est pas plus malmenée que de coutume, affecte des mots très courants, des règles d'accord élémentaires, comme le rapporte un correcteur surpris : "psychologie, psychanalyse et leurs dérivés (des mots employés dans le texte !); symbole (très souvent orthographié avec un accent circonflexe) ; bouleverser, bouleversement (qui perdent souvent un e). Nous avons même trouvé - c'est un comble - des erreurs sur le mot *miroir* (*mirroir* dans trois copies) ou sur le mot *reflet* (*reflect* dans une copie). nous avons également rencontré un curieux *polysémite* (sans doute pour polysémique !)". "Il renvoie" est sans doute la forme verbale la plus utile et la plus méconnue, tant on la voit constamment écrite avec un -t. Pour finir sur ce point, une constatation réconfortante : les erreurs signalées dans le rapport 2007 sont en net recul.

Le titre est encore oublié (3 à 4%), surtout dans des copies visiblement atteintes par le manque de temps. Cette fois encore, l'occasion était belle de choisir la facilité et de fuir la responsabilité par une pirouette (*Miroir, mon beau miroir...*) qui n'a bien sûr convaincu personne. Certains candidats ont abusé de l'énigme : *Quand l'esprit rencontre le corps / Le miroir : un reflet, plusieurs visions / Le miroir pour percevoir l'alter et l'ego*. Beaucoup plus nombreux sont ceux qui produisent des effets cocasses, pas toujours intentionnels : *L'homme et le miroir, un apport mutuel / Les miroirs nous parlent ... / L'effet miroir : l'autre c'est moi ! / Un miroir à double tranchant (!) ...* On trouve des titres incroyablement longs (17 mots, 22 mots !), et bien entendu des assemblages quasi-illisibles : *Le miroir : élément fondamental du procès d'individuation et magie mystificatrice / Petite histoire de la perception de l'image du miroir comme image du monde et reflet de soi*. La préconisation, puisqu'il faut la rappeler, reste de trouver une formulation directe et synthétique capable de désigner non seulement le sujet (ce qui invalide les titres privés de ... miroir) mais aussi le problème (ici, la

reconnaissance de soi). En voici quelques exemples, retenus parce qu'ils n'ont rien de prétentieux ni d'exceptionnel : *Le miroir, instrument de la découverte de soi / Regard sur soi et quête d'identité / L'homme face à son image / Le sujet face au miroir... / Le miroir : questionnement et affirmation du moi. / Le miroir et la quête d'identité.*

Le texte ne prêtait pas a priori à de grandes erreurs d'interprétation, mais comme toujours une lecture inattentive, l'amnésie ou l'ignorance ont apporté leur lot d'incongruités. La plupart des copies oublient le contexte historique évoqué au début du texte et cela amène des confusions dans la partie introductive. L'hésitation est très fréquente entre le XVIIe, le XVIIIe et le XIXe siècles, et laisse soupçonner une grande ignorance de la chronologie. Passons sur l'étourderie qui fait confondre la manufacture de Saint-Gobain avec celle des Gobelins ! Plus loin, c'est Alain Corbin qui a "du mal à faire une histoire du miroir" ou l'enquête historique qui se heurte à la perception des sens ; l'apparition du miroir est *impossible à dater*. Enfin vient Lacan... habilement esquivé dans la plupart des copies, et manifestement mal compris dans les autres, alors qu'il suffisait de lire attentivement trois lignes du texte pour obtenir l'explication de ce mystérieux "stade du miroir". On ne parle guère de Narcisse, ce qui vaut mieux que d'écrire "*Narcisse et son épouse sont désorientés devant le miroir*". Pire que le contresens, du reste, est la perte de tout sens, dans des leçons qui inspirent la plus grande perplexité : *une identification et du différentiation (sic) de soi en soi et hors soi, ou encore : pour s'identifier dans un miroir il faut s'identifier aux autres. / Se voir pour la première fois est une sensation inédite / Le miroir est un objet authentique.*

On a noté cette année plusieurs fautes lexicales très récurrentes, dont certaines constituent même de sévères contresens : *luxure* employé pour *luxe*, *bourgeoisie* pour *aristocratie*, confusion de *mystification* avec *mystique*, de *mystique* avec *mystère* ou encore *mythique* (un véritable festival sémantique) les confusions sur le mot "*spéculaire*", qu'on n'aurait pas cru réservé aux latinistes, et qui devient *spectaculaire*, *spéculeur*, *spéculatif*, *séculaire*...

Encore faut-il prendre le risque d'une rédaction personnelle pour commettre des faux-sens. Il arrive qu'au contraire on se réfugie derrière le décalque et parfois le plagiat, procédés qui trahissent surtout l'incompréhension des mots. Par exemple : "*reflet spéculaire*", "*balance des sens*" "*schéma corporel*", "*miroir cristallin*", "*données objectives*", "*formation du Je*", "*ardemment convoité*" ; "*pudeur et conscience de soi*" ; "*les obstacles techniques, économiques et réticence psychologique*" "*révélateur de troubles psychiques profonds*" "*symbole de luxe aristocratique*" "*passer de la conscience du corps à la conscience du moi*". La transition vers la dernière partie du texte est la reprise la plus récurrente : "*Il y a différentes manières de se regarder au miroir*" et des copies n'hésitent pas à reprendre telle quelle la conclusion avec le terme "*objet banalisé*" puis en déclinant les différents pouvoirs du miroir.

Les remarques précédentes font apparaître en transparence, comme d'habitude, les cinq règles d'or de l'exercice que les candidats feraient bien de retenir et

d'éprouver tout au long de leurs deux années préparatoires :

- 1) le respect scrupuleux du format prescrit pour éviter les pénalisations rédhibitoires,
- 2) la présentation d'un travail construit, c'est-à-dire ordonné et logiquement articulé,
- 3) la restitution fidèle et complète des arguments essentiels développés dans le texte,
- 4) la reformulation personnelle des idées, qui interdit toute reproduction même passagère,
- 5) la rédaction d'une page de français intelligible et sans défaut sur le plan linguistique.

Dans l'ensemble, les résultats sont stables : la moyenne, qui avait bien progressé en 2007, est restée presque au même niveau. L'écart-type augmente encore un peu et franchit la barre de 4.

Notes	0 à 3	4 à 7	8 à 11	12 à 15	16 à 20	Moyenne
2004	4,8%	20,2%	37,7%	27,7%	9,6%	10,13
2005	5,2%	21,5%	37,3%	26,8%	9,2%	10,02
2006	4,8%	21,1%	37,9%	27%	9,2%	10,07
2007	4,1%	18,1%	38,3%	29,2%	10,3%	10,41
2008	4,5%	19,3%	36,9%	28,5%	10,8%	10,36

L'expression écrite décline, comme il est juste, les copies vraiment déficientes (dont le nombre augmente davantage que celui des candidatures) et elle distingue, associée à d'autres mérites, environ un dixième des candidats notés entre 16 et 20. En-dessous de cette population irréprochable, deux ou trois fois autant d'étudiants encore font preuve des qualités intellectuelles et rédactionnelles requises pour aborder une formation au management dans les grandes écoles qui recrutent pour ce concours.